111
JE PRÉFÈRE QUE CE SOIT RODRIGO GARCIA QUI M'EMPÊCHE DE FERMER L'ŒIL PLUTÔT QUE N'IMPORTE QUEL ENFOIRÉ.
- JAN 2014
CLAIRE DITERSI

Il y a quelques années j'avais composé la musique d'un film de présentation pour le CNRS que réalisait Jean-Jacques Beineix. En cherchant de la matière sur le sujet j'étais tombée sur ce fragment des Pensées de Blaise Pascal : « L'homme est infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, coincé entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, incapable de voir l'infini où il est englouti. » J'aime beaucoup cette phrase. Ça fait longtemps que j'ai envie de travailler sur la question parce que je me demande si Céline Dion et Johnny Halliday et aussi Michel Sardou et Lara Fabian et Jenifer ont conscience du fait qu'ils ne soient rien du tout dans mon infini (en même temps ce n'est pas tout à fait exact, mais je reviendrai ultérieurement sur la question de la variété et de ses interprètes).

Rodrigo García est infiniment grand. Parce qu'il est infiniment conscient de l'infini où on est englouti.

J'ai été mariée dix ans avec un metteur en scène alors fatalement je me suis cognée pas mal de théâtre mais surtout, je suis tombée un jour par hasard sur un tout petit livre bleu qui traînait sur le bureau de mon ex-époux. Moi je ne lis jamais de livres. Parce que je n'aime pas commencer un livre et je n'aime pas terminer un livre. Je n'aime pas ces objets. C'est lourd dans les déménagements. Quoiqu'il en soit, ce petit livre bleu m'a interpelée par son titre : *Je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil plutôt que n'importe quel enfoiré*. Ça m'a tellement fait mourir de rire que je l'ai dévoré (rien de rédhibitoire tellement il était maigre), puis j'ai fouillé la maison en quête d'autres petits livres bleus du même auteur mystérieux… J'ai trouvé *J'ai acheté une pelle chez Ikéa pour creuser ma tombe*, *Fallait rester chez vous*, *têtes de nœud*, *Et balancez mes cendres sur Mickey*, *L'avantage avec les animaux c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions*… puis j'ai vu *After sun* à Avignon… puis j'ai revu *After sun* à La Halle aux Grains à Blois parce que j'avais pleuré pour la première fois de ma vie devant une pièce… particulièrement devant la scène dans laquelle la femme se saisit d'un marteau pour clouer la semelle de ses baskets à même la table en bois sur laquelle elle est grimpée, mais ça ne se raconte pas, ou mal, tellement c'est infiniment beau… puis j'ai vu *Je crois que vous m'avez mal compris* au Centre dramatique de Tours avec un très très bon comédien dans un monologue face à un enfant, c'est comme ça que j'ai rencontré Marcial Di Fonzo Bo. On a défait le monde au bar après la représentation, il m'avait vue dans la pièce de Philippe Decouflé, on avait pas mal de choses à se dire. C'est ici et comme ça qu'est née notre *Rosa La Rouge*.

Moi j'aimerais faire de la chanson contemporaine. Comme j'aime le théâtre contemporain. Et la danse contemporaine. Mais ça n'existe pas. Quand on sort des clous avec une chanson, on est illégitime, voire prétentieux. Pour les gens, une chanson doit répondre à des critères sentencieux qui les rassurent par leur familiarité. Elle doit être codée avant sa naissance pour correspondre à des coordonnées ancrées depuis 1806 dans leur base de données. Ce n'est pas ça que j'attends de l'art.

Quand j'écris une chanson, je la vois avant tout. Je la pense en fonction des réactions qu'elle procurera sur scène. Aux gens qui l'écoutent. Aux protagonistes qui m'entourent. Je me suis souvent posée la question : si je n'étais pas moi, je n'écouterais pas ma musique. J'en aurais rien à foutre de ma musique. Elle est sans doute infiniment petite. Peu importe. Ce qui compte

c'est qu'elle est l'objet qui me permet d'exister sur une scène, devant un micro, avec une guitare, pour vibrer, m'aimer, exister, transmettre, faire vibrer... ça c'est infiniment grand à mon sens. C'est une démarche. Qui me permet de remettre les choses en question, de justifier ma présence sur un plateau de théâtre en prenant des risques.

Pour moi l'art ça sert à repousser ses limites. À forcer le regard à changer. J'avais cette discussion avec un ami écrivain l'autre soir, il m'a cité Cocteau : « La délicatesse dans l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin. » Cette phrase m'a fait l'effet du plus beau cadeau de Noël de ma vie de quand j'étais petite que je l'ai jamais eu sinon ça marcherait pas l'effet et du coup je lui ai sauté dessus et l'ai embrassé sur la bouche. Comme il est un peu grave homo je lui ai dit que j'étais un pédé refoulé. On a rigolé et je tenais une nouvelle chanson.

Depuis toujours le fonctionnariat t'es-une-chanteuse-tu-fais-des-chansons-tu-sors-un-disque-promo-tournée me gonfle. Moi mon métier c'est concerts. Il s'avère qu'on ne peut pas exercer le métier de chanteuse de façon durable sans passer par la case disque. Contrairement à en 1806. J'aimerais bien avoir été née en 1806 pour faire chanteuse normale tout court. Mais bon en même temps... en 1806 j'aurais pas pu jouer de la guitare électrique.

Donc. Par mesure de précaution, il est conseillé de ne pas appréhender mes maquettes, cette succession de « chansons » à l'état de croquis paléolithique, comme on écoute un disque. Il faut faire preuve d'un peu d'imagination et penser création-scènique-sonore-contemporaine-pour-chanteuse-un-peu-fêlée. Je dis ça en plus parce que de toutes façons, sur le dernier Imac, il n'y a carrément plus de lecteurs disques. C'est bon signe.

Mon bon vieux gros mac G5 m'a plantée le mois dernier. J'ai enregistré Tableau de chasse, Rosa La Rouge et Le Salon des refusées avec lui. On a vécu des belles aventures ensemble... Mais il a rendu l'âme et j'ai dû le remplacer. Je déteste acheter du matériel. Je déteste acheter du matériel informatique ou des cordes de guitare à Pigalle. J'ai toujours l'impression qu'on me prend pour une saucisse. Je n'aime pas les magasins de musique à Pigalle. Les vendeurs on dirait tous Bruce Springsteen. On ne s'entend jamais parler à cause du cake avec des chaussures pointues et un bouc qui gaufre incontournablement le solo de « Still Loving You » le cul vissé sur son Fender Deluxe. Quand je sors d'un magasin à Pigalle, j'ai toujours l'impression d'avoir raté ma vie. Alors je préfère le shopping avec mon mac. Le cul vissé sur mon fauteuil de bureau.

Mon amie Christine est partie un mois au Vietnam. Christine, elle joue de la viole de gambe dans Le Salon des refusées. Elle m'a laissé les clés de sa maison du bonheur située au fond des bois dans le sud de ma tourèèèèneuuuh. J'ai décidé d'aller m'y installer en décembre pour chasser... sonder ce qui germe dans mes tripes.

J'ai quitté mon Rital avant de partir en retraite sylvestre, m'affranchissant ainsi, aussi, inconsciemment du poids de cette putain de Villa Médicis. De toutes façons, comme pour les bouquins, je n'aime pas monter dans un avion et je n'aime pas en descendre. Même si j'ai le

gros mot facile, je trouve les gens grossiers. Je fais une overdose de Rome. J'en ai marre d'enlever mes pompes et de vider mon sac à la barrière de sécu des aéroports.

À l'heure actuelle, je suis toujours incapable de mesurer si cette expérience de résidence à la Villa Médicis m'a été bénéfique ou non. Vivre un an à la Villa Médicis n'est pas un contexte propice au travail. C'est à la fois trop long et trop court. Vivre un an à la Villa Médicis, ça sert à foutre le bordel dans ta vie. C'est une intense parenthèse, où la moindre émotion est exacerbée, dans un espace temps irrésolu qui sert à rire, à pleurer, à manger, à faire l'amour, à s'ennuyer, à boire beaucoup d'Absolute Vodka, à compter les casseroles qu'on a au cul. La plus grande épreuve pour moi là-bas a été d'accepter la vacuité. Le privilège de la vacuité. Je me sentais suspecte et coupable. Coupable de me regarder le nombril. Coupable d'être infiniment que dalle devant tant de beauté. Et d'être payée pour ça.

Donc. Bilan : je n'ai, pour la première fois de ma vie, plus aucune envie d'écrire des chansons sur l'amour.

Bilan : j'arrive chez Christine, sans mon rital, avec un nouveau mac. C'est dans lui que j'ai envie de vider mon sac. Je commence par vider ma voiture et installer mon studio.

RODRIGO GARCÍA
Vous êtes tous des fils de pute
CARAVAGGIO • La pittura
DÜRER • La pittura
SIMONE MARTINI • La pittura

Le lieu-dit où est située la maison s'appelle « Plénions ». Ça m'a toujours fait marrer ce nom. Ça correspond tout à fait au ton complaintif de la viole de gambe, qui est l'instrument vectoriel par excellence de la lamentation. Mais je ne suis pas du tout dans ce mood. J'ai apporté plein de petits livres bleus que j'ai eu besoin de parsemer par-ci par-là dans la maison pour prendre mes marques parmi tous les bibelots baroqueux. Puis j'ai allumé un feu et je suis allée au village chercher des huîtres et du vin. En rentrant, je me suis mise au travail. J'ai compris qu'on avait changé d'année en recevant une vague de vœux par SMS.

Voici donc aujourd'hui le fruit de ces trois semaines d'exil qui m'ont permis de déterminer le ton sur lequel j'avais envie de travailler. Comme l'annonçait ma note d'intention de novembre, deux dimensions doivent cohabiter musicalement. L'infiniment petit, incarné par l'intimisme du ukulélé, et l'infiniment grand, que je cherche dans un registre plus pop-rock avec la Gibson. Mais à ce stade du travail, je sens qu'il va falloir commencer à détraquer un peu cet adage symbolique trop restrictif…

Je suis rentrée à Paris, j'attaque une deuxième cession de maquettage. Au moins une chose que j'aime commencer, terminer, recommencer, achever, rempiler, boucler, commencer à nouveau… J'envisage d'écrire une heure de chansons neuves. Pour ce projet, j'essaie de m'éloigner des stéréotypes et de la formule « Tour de chant » composé des nouvelles chansons formatées pour un disque, agrémenté d'anciennes chanson du répertoire, parce que j'en ai un peu marre de mes anciennes chansons, on n'est plus en 1806. Je dis ça mais il y en a quand même deux-trois qui collent bien au propos et que j'aimerais bien faire remixer dans ce contexte… j'y réfléchirai plus tard.

Lundi 13 janvier 11 h 15. Comme je me l'étais promis craché juré, je ne me relis surtout pas sinon je n'assumerai rien de ce qui est écrit dans ces lignes. Je mets un peu en page… j'imprime et je refourgue ma patate chaude à Poubelle à 15 h. Puis je me casse en courant pour retrouver mon mac.

MAQUETTES

janvier 2014

L'AVANTAGE AVEC LES ANIMAUX C'EST QU'ILS T'AIMENT SANS POSER DE QUESTIONS

(texte R. García / musique C. Diterzi)

In *L'avantage avec les animaux c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions* et *Chers petits anges*

©Les Solitaires Intempestifs

L'avantage avec les animaux
C'est qu'ils t'aiment sans poser de questions
Moi je mange mon animal de compagnie
Et je m'endors

ENVOIE LE STEAK

(texte R.Garcia-C.Diterzi / musique C.Diterzi)

In *Je préfère que ce soit Goya qui m'empêche de fermer l'œil plutôt que n'importe quel enfoiré* et *Bleue, saignante, à point, carbonisée*

© Les Solitaires Intempestifs

Je préfère que ce soit Goya
Qui m'empêche de fermer l'œil
Plutôt qu'Adidas, Findus, Volkswagen,
Buffalo Grill ou la voisine

Je préfère que ce soit Goya
Qui m'empêche de fermer l'œil
Plutôt qu'un salaud qui prétend être mon ami
Ou une connasse qui rabâche qu'elle m'aime

Toi qui aimes la corrida
Envoie le steak
Je suis le taureau dans l'arène

Bleu, saignant, à point, carbonisé
Bleu, saignant, à point, carbonisé
Bleu, saignant, à point, carbonisé
Bleu, saignant, à point, carbonisé

INTERDIT DE JETER SON CHEWING-GUM

(texte R. García / musique C. Diterzi)

In *Versus ©Les Solitaires Intempestifs*

Le couple ça colle aux dents
Mais c'est interdit de jeter son chewing-gum
Même quand il n'a plus de goût
Ça reste interdit de jeter son chewing-gum
Autant sucer une pierre
Mais je le mâche quand même

LA BROCHE

(texte S. Massy / musique C. Diterzi)

Chère Madame
Il en faut bien une et là c'est vous
Dans le train bin voilà il en faut une et
Je vous annonce que c'est vous la plus moche du train
Il en faut une il se trouve que c'est vous voilà tout

Pas de quoi fouetter un chat
Y en a toujours une par train
Hors cas exceptionnel d'ex-æquo
Il en faut une par train
Et des trains y en a plein

Vers le nord et vers la Sibérie
Glacée tremblante
Vers le sud et vers l'est et vers l'ouest
Et vers tous les états unis ou désunis
Dans chacun de ces milliers de train
Il y a une femme qui est la plus

Mais ici présentement
Dans ce train là justement
Ba c'est vous
Chère Madame
Qui êtes la plus moche
Vous parmi toutes les femmes
La plus moche
Au nom de la SNCF
Je vous remets
Cette broche

MA BOUCHE : TON ÉCLUSE

(texte R. García / musique C. Diterzi)

In *L'avantage avec les animaux c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions*

©Les Solitaires Intempestifs

Je hais les gens qui généralisent
Je hais les idées générales
J'aime
User ma salive
Sur des zones
Qui s'étendent du désert au déluge
Du presque humide
Au sang
J'aime
User ma salive
Sur des zones
Qui s'étendent du désert au déluge
Du ruissellement
À l'écluse
Ma bouche : ton écluse

LE DISTRIBUTEUR DE TEMPS

(texte R. García / musique C. Diterzi)

In *Versus ©Les Solitaires Intempestifs*

J'ai déjà emporté ce qui me revenait
Ma part d'eau de rivière
Ma part d'air pur
Et ma part d'air pollué aussi

Des animaux sont morts pour ma table
Et j'ai arraché à la terre
Plus que ce dont j'avais vraiment besoin

À l'âge que j'ai chaque seconde à venir est de trop

Parler de sentiments
Ça ne vaut pas le coup
Un poignard qui sert bien trop souvent
N'est plus une arme mortelle
Ainsi va la vie

À l'âge que j'ai chaque seconde à venir est de trop

À qui vais-je offrir mes dernières secondes
À qui vais-je offrir mes dernières secondes
À qui vais-je offrir mes dernières secondes
À qui vais-je offrir mes cinq dernières secondes

VIVALDI ET LE UKULÉLÉ

(texte S. Massy – C. Diterzi / musique C. Diterzi)

En ce moment j'écoute Vivaldi
Et je joue du ukulélé
Mon homme est parti j'ai tellement pleuré
Maintenant je joue du ukulélé
La joue comme posée sur un violon
Je joue du ukulélé
Dans mon salon
La joue comme posée
Sur l'épaule d'un danseur de la cour du Roi Louis

Tu es parti
Tu m'as laissée brisée

Jouer les quatre saisons
Au ukulélé
C'est pas d'la pizza mais je vais essayer
Je voudrais me planquer
Dans le cul d'un poney
Ou d'un ubuk
Avec mon ukulélé
Mais dans mon malheur
Je prends mon pied
Oui quand je bats la mesure d'Antonio
Son été
Son automne
Son hiver
Son printemps
J'en oublie la saison des amours

Tu m'as laissé
Vivaldi et le ukulélé

INFINIMENT PETIT

(texte C. Diterzi / musique C. Diterzi)

On a beau passer
Sa vie à penser
Qu'on est le centre du monde
Sous nos cartes de fidélité
On a l'impression d'exister

On est tous
Infiniment petits
Comme un simple numéro
Infiniment petits
On se noie dans un verre d'eau
Infiniment perdus
Dans l'infiniment grand

JE SUIS UN PÉDÉ REFOULÉ
(texte C. Diterzi / musique C. Diterzi)

Je suis un pédé refoulé
Oui j'aime les hommes
Rien que de l'avouer j'en frissonne
Le fait est que j'ai remarqué
Que je sécrétais
De la testostérone
En quantité
Ce qui fait de moi
Un pédé à contre emploi
Un pédé refoulé

Je suis un pédé refoulé
Oui j'aime les hommes
J'ai bien plus de couilles que toi
Alors que je ne suis qu'une femme
À contre-emploi
Un pédé refoulé

TU VOLES DE MES PROPRES AILES
(texte C. Diterzi / musique C. Diterzi)

Comme en agissant près de moi
Tu ne comprends plus ton corps

Comme en parlant près de moi
Tu ne reconnais plus ta voix

Comme en marchant sur mes pas
Tu n'as jamais vu ton ombre

J'ai donné
Ne m'en veux pas
Si tu voles de mes propres ailes

Comme tu portais mes habits
Tu ne connais pas ta force

Connais-moi toi-même
Et retourne ta veste

Je ne veux pas mourir
Dans ton sommeil

Tu dormais
Ne m'en veux pas
Si tu voles de mes propres ailes

culs de sac pleuraux libres
février 2014
DITERZI

Depuis mes seize ans, j'ai eu l'occasion de faire des concerts dans des endroits plus ou moins insolites : une caserne de pompiers, un avion, des hôpitaux psychiatriques, une prison, des musées, des écoles, dans une secte échangiste, des lycées, des greniers, des facs, des châteaux, des grandes surfaces, une caserne militaire, une maternité, un champ, des caves, un centre de réadaptation fonctionnelle pour graves accidentés de la route, un bateau, des gymnases, une semi-remorque...

Je crois avoir chanté dans tous les états possibles et inimaginables : grippée, plâtrée, enceinte de huit mois et demi, complètement bourrée, avec une gastro-entérite, avec un couteau dans le dos, dans un fou rire interminable, en pleurant, avec onze points de suture frais au travers de la tronche, une côte cassée, une rhinopharyngite, une angine, une bronchite, une migraine ophtalmique...
Je n'ai annulé qu'un seul concert dans ma vie, en capitulant face à une pneumonie. Sur le diagnostic de chaque radio de contrôle, toujours ce même refrain qui me rassurait et me mettait en extase par sa poésie : culs de sac pleuraux libres. Je trouvais ça beau et positif, malgré deux rechutes... mais je n'ai encore jamais réussi à l'exploiter dans une chanson.

J'ai récemment relu « Fallait rester chez vous, têtes de nœud » de Rodrigo Garcia. A la toute fin de la pièce, quatorze hommes et femmes apparaissent sur scène, enlèvent leurs tee-shirts et leurs soutiens-gorge. Chacun d'eux a une grande lettre peinte sur la poitrine.
Ils se placent les uns à côté des autres afin de former la phrase : mon corps pleure.
Puis ils se retournent. Ils ont des lettres peintes sur le dos, qui forment la phrase : il n'y a pas de mots.

Cette nuit m'est venue l'idée d'écrire un chœur pour quatorze voix sur cette phrase : « mon corps pleure, il n'y a pas de mots », avec une guitare électrique pour tout accompagnement. J'avais l'harmonie et la mélodie en tête, je bouillais d'impatience d'enregistrer mais j'ai eu des scrupules à emmerder les voisins à 4h du matin, alors je me suis employée à élaborer la façon dont j'allais interpréter ma chorale en concert et voilà ce que j'ai imaginé :

J'aimerais commencer par enregistrer en direct la première voix, a capella, fragile et palpable au plus près possible des gens physiquement, dans une salle inondée de lumière brute tant sur le plateau que sur le public, puis superposer ainsi dix voix en direct avec la pédale loop. A chaque voix empilée, la lumière baisse d'intensité. Quand le chœur est bouclé dans la pédale magique, la guitare fait son entrée en solo, puis je relance la chorale pré-enregistrée sur laquelle nous ajoutons en live les voix de basse des trois musiciens au micro et ma voix, qui sera ainsi, libre de moduler pour diriger l'ensemble vers une sortie mélodique.
Le but étant, une fois l'effet cathédrale et lyrique infiniment spacieux de la musique installé, d'avoir plongé progressivement la salle dans l'obscurité totale.
J'ai pensé baptiser mon cantique : Pieta. Je me mets à l'ouvrage dès demain matin.

Mon père aurait tué pour avoir un fils. Il rêvait obsessionnellement d'avoir un fils et obsessionnellement de l'appeler : Sauveur. C'est véridique. De quoi terroriser toute mère en gestation à chaque nouvelle semaine d'aménorrhée. Moi souvent j'aurais bien aimé être un homme dans la vie, il y a beaucoup de choses qui auraient été plus simples si j'avais été un homme dans la vie mais quoiqu'il en soit, je préfère être une femme qui s'appelle Claire avec des problèmes mineurs, plutôt que un mec qui s'appelle Sauveur pour en chier toute sa vie.

Fort heureusement, mon père a eu 2 femmes et 5 filles.

Il était tuberculeux. Mes sœurs et moi étions suivies médicalement à cause du risque de contagion. Sur le diagnostic de chaque radio de contrôle, toujours ce même refrain : culs de sac pleuraux libres...

Hier face à moi, assis dans le métro, un homme lisait, le bouquin collé au visage. Je me suis dit qu'il n'avait pas de chance d'y voir aussi mal. Puis quand j'ai vu le titre de son livre je n'ai pas pu m'empêcher de prendre une photo et de l'envoyer aussi sec à mes sœurs en pensant à notre père Abdel, et en ajoutant ce commentaire à mon MMS : manquerait pu qui soit pédé.

Dans la cité HLM où j'ai grandi au nord de Tours, au moindre aboiement, un voisin sortait tabasser son berger allemand qui vivait sur le balcon de un demi mètre carré. Je n'ai jamais pu m'habituer aux hurlements du molosse sous la torture qui me retournaient les boyaux. A chaque lendemain, après chaque rouste, je me demandais pourquoi ce con de bestiau continuait d'aboyer, sans jamais prendre acte des fatales conséquences encourues. J'en ai conclu qu'il devait être mal élevé. J'ai beaucoup ri de cela en lisant la pièce Roi Lear de R.G dont je retiens cette phrase : « Ce qui est important, c'est de sublimer la rancœur accumulée dans la raclée, dans la transgression de l'intégrité canine. » L'intégrité canine est un thème récurrent de l'œuvre de R.G.
Le berger allemand est la marque de chiens préférée des habitants de la cité HLM où j'ai grandi. En lisant Roi Lear, m'accompagnait obstinément le souvenir de cette voisine : une grande femme maigrichonne, très souriante malgré toutes les dents qui lui manquaient dans sa bouche, les cheveux rares tirés en queue de cheval au sommet du crâne, elle promenait son gros berger allemand en laisse, à heures fixes. Le détail le plus marquant : été comme hiver elle portait des tee-shirts de Johnny Halliday. Je pense que c'est aussi une forme de maltraitance pour un chien.
Je travaille activement à l'écriture d'une chanson sur le berger allemand, elle s'impose à moi mais je ne sais toujours pas sous quel angle aborder la question... En revanche, tout cela soulève plusieurs pistes de réflexion quant à ma tenue de scène :

Bon j'en conviens la coupe n'est pas terrible sur ces modèles mais il est possible d'envisager un transfert sur un tee-shirt vintage ? de toutes façons je n'aime pas les habits et les chaussures neufs. J'aime bien les vêtements qui ont déjà été portés, les objets qui ont déjà été utilisés, les hommes qui ont déjà servi, les maisons dans lesquelles on a déjà vécu, mais je n'aime pas le vin qui a déjà été bu et j'ai envie de tout casser quand je tombe sur une allumette déjà cramée remise dans sa boîte d'origine. Revenons à nos moutons.

En parlant de chiens, en bas de chez moi il y a ce pictogramme tronqué, incrusté dans le bitume du trottoir, censé sommer les bêtes d'utiliser le caniveau pour crotter. Il y a quelques jours j'ai surpris un petit corniaud au poil crépu en train de faire ces besoins juste devant la porte d'entrée de l'immeuble, à quelques mètres à peine du symbole blanc. Je me suis dit qu'il n'avait vraisemblablement pas dû comprendre l'injonction de la signalisation, à cause du fait qu'on n'y voit pas le cul de l'animal. Passons. De toutes façons je ne vois pas comment faire une chanson de cette anecdote. Mais ça me fait plaisir de l'intégrer à mon journal. Je la trouve belle cette image.

La raclée est un autre thème récurrent dans les pièces de R.G. Tout comme dans ma cité HLM. Je ne compte plus les torgnoles et les coups de martinet que je me suis mangés ! Je dis ça parce qu'en lisant, à la fois hilare et retournée « Agamemnon, à mon retour du supermarché, j'ai flanqué une raclée à mon fils », m'est revenue en mémoire cette méga baffe que m'avait donnée ma mère un jour, pendant qu'on faisait les courses au Mammouth, celui qui écrase les prix. Je poursuivais mes sœurs en courant avec le caddie catégorie poids lourds dans les rayons et j'ai grave raté un virage, crashant l'engin rempli à ras bord direct dans les fesses de ma mère, qui n'avait pas vraiment du tout envie de rigoler à

cette époque. En plus d'être bien sonnée par la trempe qu'elle m'a filée, j'ai gardé l'empreinte de son alliance fossilisée dans ma pommette de compette pendant deux jours. « Les enfants, c'est comme les chiens, il faut les laisser à l'extérieur, attachés » a eu la bonne idée d'écrire R.G. Dans la pièce « J'ai acheté une pelle chez Ikéa pour creuser ma tombe. »

Je n'ai jamais vu ma mère pleurer. Du coup je me dis que peut-être elle a les culs de sac pleuraux remplis. Je ne veux pas d'enfants alors que j'en ai deux. Je n'ai jamais porté la main sur eux et ils ne sont pas plus mal élevés que moi. J'ai mis en chantier l'écriture d'une chanson sur la raclée, mais je n'ai toujours pas trouvé la façon d'aborder la question.

J'aime vraiment cette forme de violence trashissîme, à la fois radicale, absurde et burlesque avec laquelle R.G dénonce la société de consommation, j'aime son rapport frontal au thème de l'éducation.

Par contre, je dois avouer qu'il a fait un truc que je trouve vraiment nul avec son éditeur : Un recueil en deux tomes. Moi qui d'ordinaire adore les titres des ses pièces, là, je trouve qu'il a vraiment merdé : Ça s'appelle « Cendres »... Au s'cours !! Comme s'il s'agissait d'une compilation posthume ? Au dos du premier tome de « Cendres » il annote ceci : « Une fois dans un livre, ces textes ont quelque chose d'étrange. Ils ont vécu, ils ont brûlé au théâtre. A présent, les voilà entassés dans un volume comme s'il s'agissait d'un sac de cendres » (en plus il pose sur la couv avec un gros cigare : d'une part c'est redondant et d'autre part, on a vraiment l'impression qu'il se la pète en se présentant un peu comme un auteur majeur mort en 1806 qui est entré dans la légende). Alors déjà, moi je fume pas (j'aimerais bien voir la gueule de ses culs de sac pleuraux à lui) et franchement, il faut qu'il comprenne que se balader avec un sac de cendres de une tonne et demie dans son sac à main quand on ne bosse que sur une seule pièce à la fois c'est pas cool d'autant plus qu'il est difficile de se procurer les volumes individuels souvent épuisés, (les fameux petits livres bleus qui n'ont soi-disant rien de rédhibitoire tellement ils sont maigres) on est donc contraints d'acheter ces deux parpaings (tiens ba voilà un bon titre ! Parpaing 1 & parpaing 2, c'est beaucoup plus sexy).
Alors, armée d'un cutter, je me suis fait justice en dézinguant hier, sans scrupule ni vergogne, un premier pavé, rendant ainsi son indépendance à chacune des œuvres. Le plus chiant je dois l'avouer, a été de respecter la charte graphique de l'éditeur avec un pinceau et des feutres, mais ça m'a fait du bien un peu de travail manuel. Je ne tiens pas là, matière à écrire une chanson, mais de quoi clore mon deuxième journal de bord.

RODRIGO GARCIA
ROI LEAR
RODRIGO GARCIA
Agamemnon
RODRIGO GARCIA
J'ai acheté une pelle chez Ikéa pour creuser ma tombe
RODRIGO GARCIA
Bleue, saignante, à point, carbonisée
RODRIGO GARCIA
Et balancez mes cendres sur Mickey
RODRIGO GARCIA
Prometeo
RODRIGO GARCIA
C'est comme ça et me faites pas chier
RODRIGO GARCIA
Golgotha picnic
RODRIGO GARCIA
L'avantage avec les animaux, c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions
RODRIGO GARCIA
AFTER SUN
RODRIGO GARCIA
VERSUS
RODRIGO GARCIA
Fallait rester chez vous, têtes de noeud
RODRIGO GARCIA
Horloge
RODRIGO GARCIA
JARDINAGE HUMAIN
RODRIGO GARCIA
L'HISTOIRE DE RONALD, LE CLOWN DE Mc DONALD'S
RODRIGO GARCIA
Approche de l'idée de la méfiance

Académik ta mère

En entrant au collège, comme tous mes co-détenus je ne ressemblais à rien. Pour être invitée aux boums des troisièmes, je me suis rapidement procuré un sac US en toile, à bandoulière, sur lequel j'avais tagué des noms de groupes que bien sûr je ne connaissais pas : Trust, Metallica, Scorpions, Aerosmith & consorts, et épinglé des badges à leur effigie pour faire comme les quatrièmes. Comme en boum je passais inaperçue et que je me retrouvais tout le temps à picorer des Treets avec les cinquièmes pendant le quart d'heure américain, j'avais pris l'habitude, pour essayer d'être adoptée, de m'incruster dans la danse en singeant les grands qui se lâchaient en cercle comme des fauves échevelés en moule-burnes sur Eye of the Tiger. Un jour je suis restée scotchée, bouche bée, littéralement foudroyée par ce qui rentrait dans mes oreilles : Back in Black de AC/DC.
J'ai toujours trouvé ça débile dans les interviews, de répondre de façon unilatérale aux questions du style : quelle est votre couleur préférée ? votre livre préféré ? votre actrice préférée ? etc... » parce qu'on sait bien que c'est grâce aux trucs qu'on déteste qu'on a des trucs préférés et qu'il faut du moche pour faire du beau, mais ce jour là, à ce moment précis, j'ai décrété que mon morceau préféré pour la vie ça serait Back in Black de AC/DC.
A la première écoute, il m'a fait l'effet d'une décharge de 2000 volts tellement c'était puissant, juste et viscéral. Ça rentrait dans moi comme du sang, des nerfs, du muscle... c'était organique, indispensable, addictif (rien de comparable par exemple, à L'aventurier d'Indochine ou La Bombe humaine de Téléphone qui me donnaient une sensation de nausée tellement Sirkis et Aubert chantent comme des patates mais enfin bon, ça se dansait bien en boum et de toutes façons comme ça cartonnait on n'avait pas le droit de critiquer).

Une année en colo, j'ai eu un mono, Manu, qui adorait Téléphone. Le soir, à la veillée au coin du feu, Manu sortait sa guitare et son recueil de chansons (Diapason volume machin avec les accords de guitare dessinés pour accompagner la chanson). Il commençait toujours par Cendrillon, je lui laissais entendre que j'aimais bien Téléphone pour qu'il me prête sa guitare et le petit livret magique qui allait avec. C'était très pratique ce recueil d'accords dessinés pour les gens comme moi qui n'avaient jamais appris la musique : il suffisait de placer ses doigts dans les cases du manche de l'instrument en suivant le schéma et hop, apparaissait une succession de couleurs universelles dans lesquelles la mélodie se fondait miraculeusement. Avec un peu de pratique le résultat était rapidement probant et encourageant. Le problème c'est que tout le monde chantait la même chose, pareil, et que depuis la colo, dès que j'ai une guitare acoustique dans les mains, j'ai envie de chanter automatiquement la maison bleue de Maxime Le Forestier ou la jolie bouteille de Graeme Allwright ou Santiano de Hugues Aufray sans froisser personne.
Alors à quinze ans j'ai décidé de jouer de la guitare électrique, d'en changer l'accordage pour élaborer ma palette à moi, et de faire un groupe de rock avec que des chansons à nous.

Pour sortir du collège on m'a envoyée chez la conseillère d'orientation afin de choisir la filière qui me correspondait le mieux. Lors de l'entretien je lui ai dit que dans la vie je voulais faire guitare-héroïne comme Angus Young. Elle m'a répondu que option guitare électrique ça n'existait pas en seconde et que de toutes façons les filles qui jouent de la guitare électrique en France tout le monde s'en fout. Comme elle avait raison je me suis rabattue sur les arts appliqués pour apprendre à dessiner et aussi un peu l'histoire de l'art. Je me félicite encore aujourd'hui de ce choix car dans cette section particulière je me suis retrouvée avec tous les freaks de l'académie Orléans-Tours et j'ai gardé avec certains d'entre-eux une amitié indéfectible. En cours de couleurs, un jour, un prof nous a fait improviser en peinture en écoutant le Sacre du Printemps de Stravinsky. Forcément ça créé des liens.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça me changeait des chansons de babs de la colo et de ce que j'avais l'habitude d'entendre à la maison. Il y avait très peu de disques à la maison. Juste quelques vinyles 33 tours que ma mère écoutait en boucle : Angelo Branduardi, Linda Ronstadt, L'Almanach de Malicorne, la B.O de La Porte du Paradis, Paco Ibanez chante Brassens, Les Platters, Maxime Le Forestier chante Brassens, Alain Barrière et Coluche. Ma mère riait beaucoup sur les sketches de Coluche du coup c'était mon disque préféré parce que j'aimais beaucoup l'entendre se taper des barres toute seule. Moi je ne comprenais rien mais comme il s'agissait d'un enregistrement live, on entendait les manifestations du public alors je savais à quels moments il fallait rire. Il y a juste cette phrase qui me glaçait le sang et ne me faisait franchement pas marrer du tout : *« Il y a des gens qui font des gosses parce qu'ils ne peuvent pas avoir de chiens ».*
En rédigeant ces lignes je repense à l'une de mes sœurs qui a quitté le lycée très jeune pour se marier et partir vivre dans une cité HLM au Mans. Elle et son mari n'ont jamais eu d'enfants mais ils avaient deux bergers allemands que je ne pouvais pas saquer.

Les compositeurs de musique contemporaine ont dit que j'étais inculte. Ils ont raison et je les emmerde.

Ce mois-ci nous avons joué la dernière du « Salon des Refusées » à Massy, puis j'ai enchaîné aussi sec avec les premières répétitions musicales de ma nouvelle création. Comme j'ai toujours un cafard atroce quand une tournée s'achève et que je déteste commencer l'écriture d'un nouveau projet, je me suis arrangée pour faire se chevaucher ces deux traumatismes, profitant de l'énergie de groupe des derniers concerts pour rebondir en parallèle sur une phase de recherches.

Ça y est, le quatuor est en place pour avancer. A mes côtés sur scène, trois musiciens fantastiques avec lesquels je n'avais jamais joué :

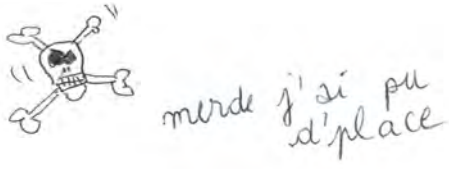
On est vraiment contents de ces premiers jours de mise en commun. On a tous envie d'expérimenter sur le même terrain à la fois éloquent et contenu. Les idées fusent avec peu de mots et beaucoup de rires, tout ce que j'aime et qui n'augure que du bon. Je me donne jusqu'à fin août pour écrire de nouvelles chansons et peaufiner les maquettes.

Maintenant que le set des musiciens est validé (cette formule très dynamique, précise et incisive m'inspire beaucoup) je dois travailler la place de ma voix dans cet environnement sonore neuf. Elle aussi doit aller vers l'épure et changer de registre. Mon outil doit perdre la mémoire et se réinitialiser. Il n'est plus refusé dans un salon, ni dans une boucle, ni dans un tableau de chasse ou au service d'une communiste polonaise. Il est l'instrument qui va devoir distiller avec justesse et humilité les textes puissants de mon auteur de théâtre préféré.
Ecrire des mélodies à partir de textes existants est plus difficile pour moi que l'inverse. Jusqu'à présent je suis toujours partie de la musique, dans laquelle je moule les mots... L'exercice est ardu mais intéressant car il m'oblige à appréhender l'art de la chanson sous un angle nouveau.

Je sais où je vais, pourquoi j'y vais, et avec qui. Mes culs-de sac pleuraux sont remplis à bloc.

La rédaction de ces journaux de bord me permet de beaucoup m'interroger sur la forme particulière qu'aura ce concert sur un plateau. J'aimerais dans l'absolu, divulguer au public le processus d'écriture, la gestation du spectacle dont témoigne ce manifeste truffé d'images et de souvenirs... Je dois trouver un moyen de projeter certaines photos, certaines petites vidéos non encore tournées que j'ai en tête (et que je ne peux pas joindre aux journaux), mais sans dispositif scénique lourdingue, sans défigurer les théâtres, de façon sobrissîme, non apprêtée, sans prétention scénographique. J'ai quelque chose de très écrit en tête, très construit dans les enchaînements, très pensé dans l'équilibre musique / projections / voix off (qui lirait certains extraits choisis des journaux et des pièces de RG). J'ai une équipe technique fantastique pour avancer sur la réalisation de l'objet :

Cependant, il manque encore deux noms au casting. Par crainte de manquer de recul dans toute cette matière, je ressens le besoin de partager mes intentions en terme de dramaturgie (je n'aime pas trop ce mot mais il est quatre heure du matin j'ai les yeux qui piquent et je me suis promis de ne pas attaquer une cinquième page sinon personne ne lira mon gros pâté).
Bref. Je vais avoir besoin d'un regard extérieur, d'un garde fou, pour m'aider à faire le tri dans les idées et définir le bon rythme et le style de narration le plus approprié à cet ovni.
Pour finir, en terme d'images qui bougent, je sèche un peu.... Il va falloir commencer à tourner des petites vidéos pour le concert d'une part, mais aussi pour communiquer sur le projet. C'est ça mon idée mais je ne sais pas à qui confier cette mission et il va falloir le déterminer assez rapidement... Bonne n



DITERZI avril/mai 2014
BERGER ALLEMUS DEI

ouvent, le dimanche, Dieu s'introduisait dans la cage d'escalier de l'immeuble et frappait chez les gens pour parler de lui. Il était petit et vieux, ou très jeune, ou gros, parfois il était Noir et très grand, ou blonde avec un joli serre-tête en velours bleu. Il lui arrivait de passer avec un copain ou une copine. Ma mère ouvrait toujours la porte. Il était très gentil et très généreux. Il lui offrait beaucoup de prospectus. Puis il déballait sa valise pour lui présenter toutes ses autobiographies. C'est comme ça que ses bibles, ses nouveaux et ses anciens testaments ont conquis l'appartement, sous des formes éditoriales variables. Un jour, Dieu est reparti en laissant un aspirateur rouge Electrolux à la maison.

Pour répondre aux questions suspicieuses que j'ai commencé à poser à son sujet, on m'a envoyée au catéchisme. La paroisse du quartier portait miraculeusement bien son nom : Le Mortier. La mono du caté s'appelait Madame Marchet. Née en 1806, elle s'évertuait tous les mercredi après-midi à nous raconter la vie du petit Jésus, à l'appui d'un cahier illustré moche dont il nous fallait colorier les vignettes vierges représentant la plupart du temps des enfants heureux se tenant les mains. J'enrageais de rater mes dessins animés préférés à la télé pour m'entendre dire par exemple que, en fait, Dieu n'était pas le père de Jésus, mais que c'était Joseph le vrai père de Jésus, et qu'avec Marie, la mère de Jésus (qui était aussi mère de Dieu), ils n'avaient jamais couché ensemble, alors qu'on m'avait briefée sur le coup de la petite graine quand j'avais posé des questions pour comprendre ce que foutait ma petite sœur dans le ventre de ma mère. J'en avais un peu marre qu'on me prenne pour une quiche mais je m'accrochais parce qu'à Pâques, je devais faire ma première communion, et que pour sa première communion, la voisine Nathalie avait eu la montre à quartz Casio rose Hello Kitty. On m'avait promis la même récompense.

L'autre problème avec Dieu, c''était la messe. Il n'y avait pas grand chose à rater à la télé le dimanche matin, mais la messe à l'église du Mortier sans le Révérend Alden de la petite maison dans la prairie, c'était encore plus chiant que d'écouter les disques de Demis Roussos et Isabelle Aubray chez ma grand-mère.

Heureusement à la messe on pouvait chanter. Les deux chansons que j'aimais particulièrement sur Jésus et sa famille étaient *Berger de Dieu réveille-nous,* dont la mélodie ultra pathos me mettait la larme à l'œil*,* et *Agnus Dei,* qui me donnait l'impression d'être quelqu'un d'important car il fallait brailler en latin. Et puis il y avait la prière, deux bonnes minutes de recueillement auquel nous invitait le prêtre, à la condition de croiser les mains sur sa poitrine et de regarder ses pompes. Je n'ai jamais trop compris ce que Dieu attendait de moi dans ce moment de silence pesant alors j'en profitais pour demander discrétos à Jésus de me venger de Laurent Boulin, un crétin prépubère à l'initiative duquel tout le monde à l'école m'appelait le décapsuleur, parce que j'avais la mâchoire supérieure méga-proéminente du fait que je suçais frénétiquement mon pouce, et je trouvais ça franchement dégueulasse de m'attaquer sur ce point parce que j'adore les artichauts et que c'est vraiment galère de manger des artichauts avec un tel handicap.

Mon livre préféré sur Jésus c'est *Golgotha picnic*. C'est Rodrigo Garcia qui l'a écrit. Je prie pour que tous les prophètes et colporteurs glissent cette bible fantastique dans leur sacoche. Je lui vole cette phrase pour mon journal : *Le système est fondé sur le déjà-vu et moi, je me demande si un automne se répète.*

BERGER ALLEMUS DEI

(texte et musique C. Diterzi)

On m'a dit qu'il était mon père mon fils et mon Saint-esprit
Je l'ai cru

On m'a dit qu'il était ici et dans l'au-delà
Mais je ne l'ai jamais vu

On m'a raconté que de boire son sang me rendrait meilleure
Je l'ai bu

On m'a demandé de manger son corps à n'importe quelle heure
Là j'ai dit Salut
A bientôt

Il a dit tu aimeras ton prochain comme toi-même
J'ai pas pu

Il a dit tu ne frapperas jamais ton chien
Moi j'en ai jamais eu

On m'a raconté qu'il avait donné sa vie pour des clous
Dans les pieds

Qu'on l'appelait Sauveur et qu'il me laverait de tous mes péchés
Je ne lui ai rien demandé

Je ne chante pas j'aboie
J'ai fait une croix sur lui
Sur le Golgotha

30 MILLIONS D'AMIS

(texte et musique C. Diterzi)

Encore une insomnie
Je passe ma nuit à ressasser à recompter les moutons

Y a un loup dans ma bergerie
Qui me bouffe la confiture aux cochons

Au chant du coq enfin j'oublie ma bête noire
Car j'ai 30 millions d'amis

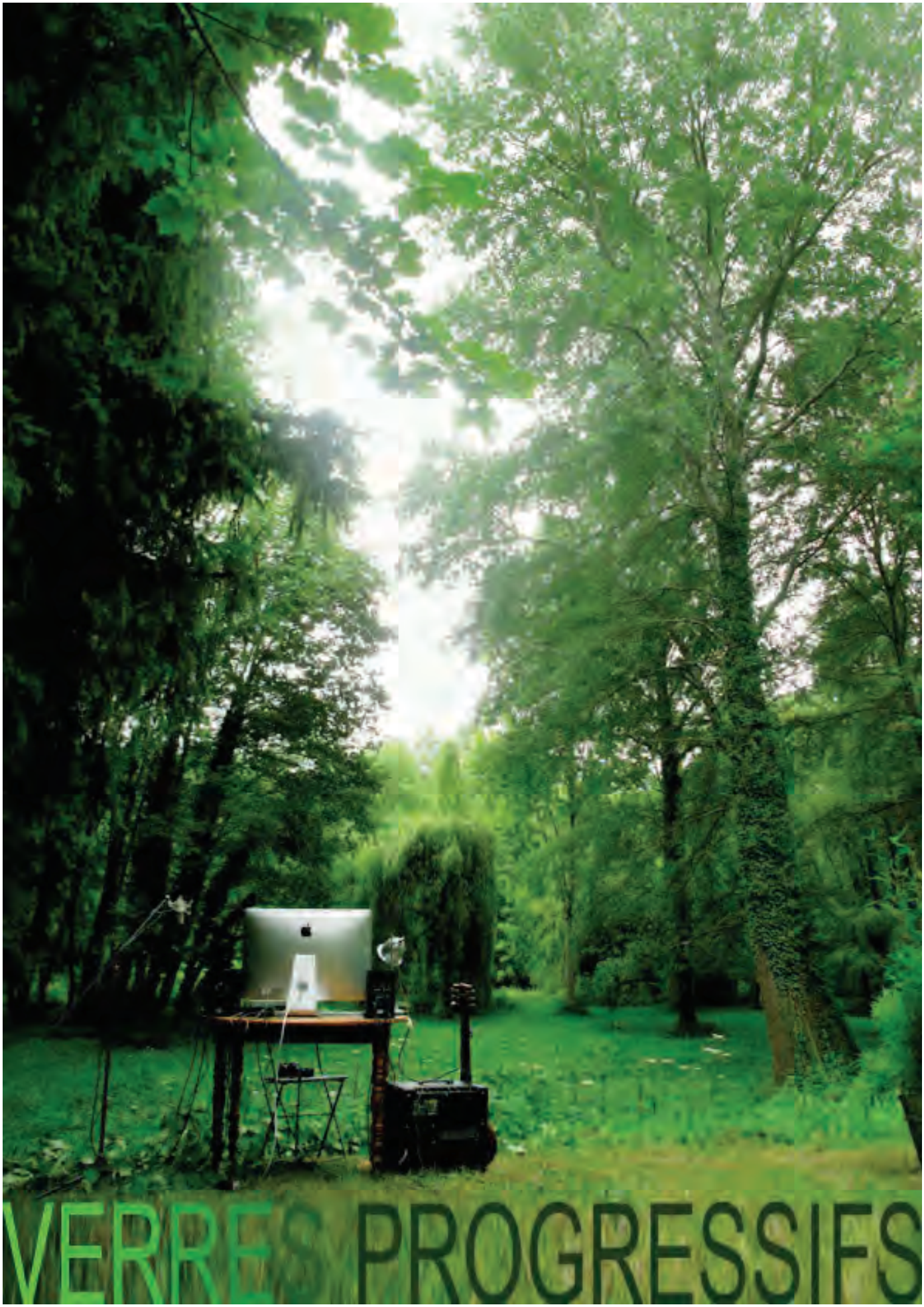
Snoopy, Croc-blanc, Rantanplan, Mirza, Dingo
Bill sans Boule on s'en fout
Pollux, Idefix, le Youki, Gai-Luron
Belle sans Sébastien

Pif, Pluto, Rintintin
Et Jack le chien des Ingalls
Milou, Canigou, Lassie et Gromit
Et Scoobi-Doo

Non non jamais je ne me sens seule ou abandonnée
Car j'ai 30 millions d'amis

Jamais je ne m'ennuie pendant la journée
Car j'ai 30 millions d'amis

Golgotha picnic
madame Marchet.
JE LUI VOLE AUSSI CETTE PHRASE :
Et pour le faire taire une bonne fois pour toutes, ils lui clouèrent les mains et les pieds
Et le gars continua à parler comme si de rien n'était
IL TERMINE LA PIÈCE PAR ÇA :
S'aimer les uns les autres n'a servi à rien, juste à couvrir les pires outrages. Moi, je vous dis : Fuyez-vous les uns les autres
FIGURE 58
Représentant la position la plus habituelle de l'enfant à terme dans la matrice.


VERRES PROGRESSIFS

Fréquence cardiaque : 69 battements par minute. Tension artérielle : 14,9 cmHg. Bilan sanguin correct. Echographie abdominale et Doppler hépatique normaux. Examen cytologique: prélèvement satisfaisant, absence de cellule glandulaire cervicale. Echographie pelvienne normale : il n'existe pas d'épanchement dans le cul de sac de Douglas (c'est fou ce qu'on a comme culs de sac dans le corps). Indice pondéral dans les normes. Acuité auditive normale. Résultats d'analyse d'urine satisfaisants. Signes fonctionnels : Palpitations au repos, troubles du sommeil.

Comme tous les intermittents du spectacle, statut anxiogène au possible qui me permet néanmoins d'exercer une activité artistique à temps plein, je me soumets périodiquement, sous la menace de mon employeur, à des examens de santé en prévention des risques professionnels, déterminant mon aptitude à poursuivre la pratique de mon métier. Me sachant de constitution plutôt robuste, je me plie toujours volontiers à cette formalité avec insouciance même si, d'un point de vue technique, l'obtention d'un RV auprès du Centre Médical de la Bourse relève du parcours du combattant

Me voici donc assise dans une salle d'attente glauque de la médecine du travail, à la merci d'un inconnu qui va me héler d'une minute à l'autre pour interpréter le carnet d'entretien de mon corps que je tiens là, sur mes genoux. Le docteur me fait entrer dans son bureau et se saisit du dossier qui tient compte de constatations cliniques et paracliniques fraîchement établies, ainsi que de renseignements relatifs à mon mode de vie et à mes antécédents familiaux. Après un épluchage rapide et silencieux des documents, il me demande : « Troubles du sommeil ? Pourquoi ? Depuis quand ? » Je lui réponds que j'ai essuyé un bon gros coup de pute cet hiver sur le plan amical et professionnel, mais que j'en ai vu d'autres et que ça va beaucoup mieux à présent. Il me fait : « Vous savez Madame, votre problème quand vous êtes émue, vous ne vous posez pas les bonnes questions. Vous êtes émue et vous élevez ce qui vous a émue au rang du sublime. Et pourtant,

on est ému et c'est ce qu'il y a de pire pour analyser les situations avec clairvoyance, voire, sensibilité. En d'autres termes : je ne crois pas que l'émotion ou la sensibilité aient un quelconque rapport avec l'art. » Tandis qu'il me parlait, je visualisais mentalement le papier peint du salon de l'appartement de quand j'étais petite. Ma mère qui est une femme très manuelle comme on sait, avait tapissé chaque pièce avec une habilité et un enthousiasme hallucinants. Le médecin reprend : « Votre tension artérielle est limite, il faut la surveiller. Avez-vous une activité physique ? » Je réponds « Concerts. » « L'air de la campagne vous ferait du bien, prenez vous un peu de vacances cet été ? » Je réponds « Oui j'ai loué un gîte en pleine nature, pour travailler. » Il poursuit : « Baisse d'acuité visuelle de près, Madame, vous êtes presbyte. Rien d'alarmant c'est tout à fait normal à votre âge. » Je réponds que j'avais en effet remarqué depuis peu que je peinais à déchiffrer le dictionnaire, mon livre préféré, et que ce n'était plus mes yeux qui faisaient la mise au point automatique sur ses petits caractères mais ma main et ma tête, comme les mémés, et que je consulterais un spécialiste si la gêne devenait trop importante. Puis tout à coup, comme s'il avait décidé de foutre définitivement

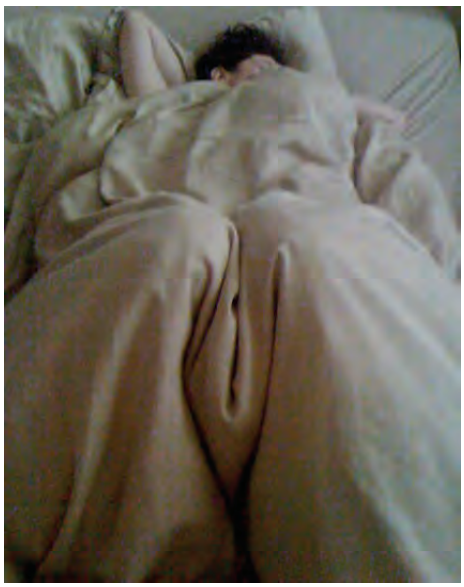
ma journée en l'air, il attire mon attention sur le fait que mon bilan biologique présenterait soi-disant quelques signes de légère surconsommation d'alcool et qu'il serait raisonnable de limiter mes habitudes toxiques à deux verres de vin par jour, ce qui, au demeurant, était vivement recommandé par la loi. Comme il était carrément à côté de la plaque, je me suis levée pour mettre fin à cet entretien stérile en lui disant que « c'est impossible je regrette, ce soir j'ai prévu de me retourner la gueule avec ma pote Kaka, ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vues. » Je suis sortie en le saluant poliment avec ma paperasse sous le bras, puis j'ai plongé dans une bouche de métro pour rentrer chez moi. Déjà, vieillir c'est naze, si en plus on n'a même plus le droit de picoler je me demande franchement à quoi ça sert la vie.

J'habite rue poulet. Ça claque pas des masses comme nom de rue pour une diva en éternel développement. Je me suis renseignée pour faire changer le nom d'une rue, ça coûte une blinde. Moi j'aurais bien aimé, par exemple, habiter rue de la Grange aux belles, ou rue Champfleury, ou rue Dupont-des-Loges, ou rue Rosa-Bonheur, ou rue Papillon, ou rue Princesse, ou rue Notre-Dame-des-Victoires ou encore rue du regard, mais non. J'habite rue poulet. Et les gens pensent que je me fous d'eux quand ils me demandent mon adresse. Et c'est vraiment pas mon genre. L'autre inconvénient avec la rue poulet, c'est qu'elle ne présente aucun intérêt pratique pour moi du point de vue shopping : Pas d'épicerie, pas de boulangerie, pas d'opticien, pas de Leroy Merlin, pas de magasin de musique, pas de pharmacie, pas de caviste, pas de vétérinaire, pas de Flunch. Rien de tout cela. La rue poulet est un collier d'alcôves dans lesquelles les femmes africaines se tressent les cheveux et se peignent les ongles et les sourcils. Si je devais faire le papier peint de ma rue en intégrant tous les paramètres de ma journée ça donnerait ça :

C'est ma pote Kaka qui m'a appris que le nom des choses, auquel on prêtait peu d'attention de par son apparente banalité bénigne, avait souvent un double sens caché dont notre inconscient (qui est structuré comme un langage) était parfaitement conscient malgré nous. C'est Kaka qui, par exemple, m'a fait remarquer au moment du divorce, que mon époux et moi habitions depuis des années rue Estelle (rue Est-ce-t'elle, je précise non pas parce que je vous prends pour des andouilles, mais parce que comme j'avais pas compris tout de suite... on sait jamais, et à ce propos c'est ça que j'adore chez ma copine Kaka, c'est que tant que tu n'as pas compris ce qu'elle voulait dire, elle te lâche pas, ce qui fait qu'on se sent toujours moins con après une soirée avec elle parce qu'on est obligé d'assimiler des trucs philosophiques et psychanalytiques sous hypnose - elle est très charismatique - et comme en plus elle a un travail de nuit, elle a une sacrée endurance pour développer à merveille sa rhétorique).
Toutes ces qualités font qu'elle tient par ailleurs, un rôle important de garde-folle dans mon entreprise à raconter ma vie dans ces journaux-mode-d'emploi pour que les gens comprennent ce que je raconte dans mes chansons.

C'est Kaka ce soir encore, qui me fait observer, en établissant avec désinvolture un contre diagnostic de mon bilan sanguin, visant à nous débarrasser au plus vite d'une quelconque culpabilité pour ouvrir une onzième bouteille, que le généraliste qui m'avait traitée d'alcoolique pas anonyme dans l'après-midi s'appelait le Docteur Cussac.

J'ai été très amoureuse d'un homme impuissant avec lequel j'ai vécu deux ans. Bon... l'amour platonique c'est pas trop mon truc à la base, d'autant que je suis plutôt bonnâsse alors je dois avouer que tout ce gâchis me faisait un peu mal au coeur au début de notre relation mais l'amour a ses raisons. Le mien était sincère. Ce fût une expérience comme une autre on va dire. Du jour au lendemain, sans aucune dispute ou discussion préalables, je suis restée sans nouvelles de lui. Plus aucune réponse à mes messages. Rien. J'ai fini par aller à la rencontre de mon amant mystique afin de tirer au clair les raisons de son éclipse brutale. Sur un ton péremptoire, il m'avisa à ma grande stupéfaction que nous avions rompu depuis une semaine, et me donna pour toute explication face à cette décision unilatérale, que j'avais un problème avec les mecs. À la prononciation de la sentence, mon système nerveux a beugué, incapable de coordonner des actions avec l'environnement extérieur hostile et d'établir une communication rapide entre les différentes parties de moi. J'ai hésité entre pleurer, hurler de rire, lui coller une mandale, arracher son papier peint avec mes dents du haut, plumer son connard de chat qui pue, lui régler son i-Phone en coréen mais finalement, j'ai écrit la chanson Nature Morte dans mon Salon des refusées, pour commémorer sa virilité et célébrer ma présumée pathologie nuisible à son sexe fort mou. Et je compte bien inclure ce bon morceau à mon nouveau répertoire sur scène car le thème allégorique de la vanité m'a toujours fascinée en peinture.



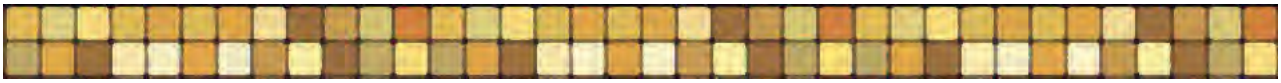
Quand ma Kaka m'a ramassée à la pelle à tarte après cette mésaventure, elle m'a fait part de discussions intéressantes qu'elle avait eues récemment avec des copains que je ne connaissais pas mais qui semblent avoir comme elle, le savoir plutôt gai : Fredo Nicht (un allemand ou un autrichien je sais plus), Jaco Laquand et Zigmoun un pote à lui, Gilou de Leuze et un certain Henri Michot. Tout en me servant son fameux Écrasé de pomme ratte au vacherin sur lit de tomates confites (j'ai oublié de vous dire qu'elle cuisinait comme une ouffe gueudine), elle s'est lancée dans un long monologue pour me ramener à la vie : « Cool. Un nouvel enfoiré pour ta collec. Le phallus en ce siècle devient doctrinaire. Ce type est trop fier pour accepter qu'une femme l'aime. Cela supposerait qu'elle sache qui il est. Les hommes ont les cheveux longs et les idées courtes. Ils réfléchissent mais ne pensent pas. Qu'est-ce donc que l'amour, si ce n'est de se comprendre et de se réjouir en voyant quelqu'un d'autre vivre, agir et sentir différemment de nous, parfois même à l'opposé ? Ne vaut-il pas mieux tomber entre les mains d'un meurtrier que dans les rêves d'un homme impuissant en rut ? Tout amour pense à l'instant et à l'éternité, mais jamais à la durée et souvent, il y a plus de bravoure à se retenir et à passer : afin de se réserver pour un ennemi plus digne. Ce sont les hommes les plus sensuels qui doivent fuir devant les femmes et torturer leur corps. Tu sais, affirmer n'est pas prendre en charge, assumer ce qui est, mais délivrer, décharger ce qui vit. L'amour est l'état dans lequel les femmes ont les plus grandes chances de voir les choses telles qu'elles ne sont pas, l'amour, c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. Cupidon est avant tout un petit régisseur de théâtre. Tout homme qui n'aide pas à mon perfectionnement : zéro. Créer. Voilà la grande délivrance de la souffrance. L'art et rien que l'art, tu as l'art pour ne point mourir de la vérité. Toute tristesse est fait d'un pouvoir sur toi. Souviens-toi d'oublier. »

Et je me dis
Le sang d'un homme s'en va tout entier vers la tête
ou s'en va tout entier vers la bite
Mais jamais pareil vers les deux endroits
Et c'est regrettable

PUTAIN QUAND JE PENSE QU'À 50 MÈTRES DE CHEZ MOI IL YA ÇA COMME RUE
18e Arr!
RUE
DU CHEVALIER
DE LA BARRE
1747 - 1766
LIBRE PENSEUR
CECI DIT IL AVAIT LA TRIQUE MAIS IL EST MORT À 19 ANS

On est passées au dessert, un mi-cuit au chocolat guanaja et chips d'ananas qui a eu du mal à passer tellement je me fendais la poire sur l'épilogue du discours de Kaka : « L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire. Dis donc en parlant de ça, t'as jamais fait gaffe au nom de ta psy ? »

Je suis depuis quelques années, une psychothérapie cognitivo-comportementale auprès de Marie-Thérèse Bourla. J'ai attaqué la première séance en pérorant: « Je suis contre l'amour. J'ai déjà fondu deux foyers. » Madame Bourla m'a observée avec une tête de merlan frit puis elle a dit : « Il y a une couille dans le potage ». Elle m'a fait asseoir et a ouvert un dossier d'investigations: « Dessinez-moi les papiers peints de l'endroit où vous habitiez quand vous étiez enfant. » Je me suis jetée comme une affamée sur les feutres et les crayons de couleur. Il est vraiment chouette cet atelier ! Le premier motif de revêtement mural qui m'a sauté à la mémoire est celui de ma chambre car il me faisait bien triper, aussitôt après, celui de la cuisine avec sa frise de petites grappes de raisins jaunâtres, puis le salon complètement psychédélique pour lequel ma mère s'était déchaînée, et le couloir avec ses ornements géométriques répétés en diagonales dans un dégradé de bleus bien pétants. Je revoyais aussi les dalles de lino imitation marbre antique grisonnant à deux balles du sol du couloir, et le carrelage en toute petite mosaïque dans un camaïeu marronnâsse de la cuisine, et la tapisserie à fibre veloutée vert sombre de la salle de bain, constellée de micro-fleurs mauves, que j'aimais bien toucher parce qu'elle ressemblait plus à du tissus qu'à du papier (ce qui est un curieux choix, peu approprié disons, pour une pièce d'eau, d'ailleurs ça finissait par gondoler de partout) bref. Je me souvenais précisément de tout l'environnement picturalo-graphico-solo-muro-décoratif dans lequel j'ai grandi, à un détail près : impossible de loader le moindre indice susceptible de me mettre sur la piste de l'imprimé du mur des chiottes. Trou noir. Je suis sortie de la séance avec un 16 sur 20 et plein de devoirs pour lundi mais très déçue de ma défaillance. J'avais les boules. Moi je veux la médaille.



Le salon de coiffure du village près duquel je me suis installée pour faire baisser ma pression artérielle cet été s'appelle « Emisphair ». Comme dabe. Beaucoup plus surprenant en revanche : dans la maison, il y a un magnéto double cassette autoreverse rouge vermillon préhistorique génial qui a suscité une grande polémique entre ma fille et moi à notre arrivée quand je me suis esclaffée : « On dirait trop la bagnole ! - Non. C'est la réplique nickel d'un camion de pompiers. - Tu rigoles ?! C'est exactement la bagnole ! - Non. Un camion de pompiers. - Mais non arrête c'est la bagnole je te dis ! - Camion de pompiers. - Bagnole bordel ! - Camion de pompiers. - Bagnole ! - Pompiers. - BA-GNOLE ! - Non. - Si ! - Non. » On en est venues aux mains. Puis aux pieds. Puis aux chaises. La cadette a dû intervenir et nous séparer, de peur qu'on ne récupère pas le chèque de caution à la fin de notre séjour. Elle a tranché en proposant : « Bon. La bagnole je la connais. Mais je sais pas trop à quoi ça ressemble un camion de pompiers qui ressemble au magnéto cassette. Je regarde sur internet et on vote, ok ? - Ok. - Ok. »

SUR LA TABLE BASSE DU SALON IL Y AVAIT ÇA QUI ÉTAIT POSÉ

SUR LA TABLE DE NUIT DE LA CHAMBRE IL Y AVAIT ÇA QUI M'ATTENDAIT

Comme elle sait que j'aime énormément cet endroit malgré son stock de presse féminine funeste, la propriétaire, une petite bonne femme adorable de 1,46 m approchant les quatre-vingts balais, m'a informée ce matin de son intention de mettre le gîte en vente, en précisant qu'elle n'était malheureusement pas certaine qu'il reste à la location quand elle aurait trouvé un acquéreur. Je me suis mise à pleurer, pleurer tellement pleurer qu'elle m'a prise dans ses petits bras tout fripés en tapotant mon dos avec sa petite main toute périmée pour tenter de me consoler « Allons, allons ! » faisait-elle avec sa p'tite voix toute pourrie, son pull était trempé à cause de mes larmes, puis ma tension a chuté, avoisinant dangereusement les 2,9 cmHg et je suis tombée dans les pommes, alors affolée, elle m'a portée jusqu'au canapé et a appelé mon mac qui jouait dehors, pour l'alerter de mon malaise, avant de quitter les lieux pour changer de pull. Quand j'ai repris connaissance il était là, près de moi, silencieux. Ça fait bientôt neuf mois qu'on vit ensemble, avec les mêmes centres d'intérêt, des goûts d'un commun rare. On s'entend admirablement bien tous les deux. Il n'est pas contrariant, il a l'esprit vif. Le seul reproche que je peux éventuellement lui faire, c'est d'être un peu trop possessif, et d'un point de vue tout à fait pragmatique, (même si on sait très bien que l'argent ne fait pas le bonheur, que c'est pas la beauté qui compte, que un tiens vaut mieux que deux tu l'auras et que mieux vaut tard que jamais et que la faim justifie les moyens mais que ventre affamé n'a point d'oreilles et que C + M = Amour Eternel Sans Divorce et que en avril ne te découvre pas d'un fil en mai fait ce qu'il te plaît et tourne-toi que j't'encule et qu'il n'y a que la vérité qui blesse et que mon cul sur la commode c'est du poulet) mon mac n'a aucune source de revenus. Et moi le gîte je m'en fous mais je veux acheter la forêt pour ma survie parce qu'elle n'a pas d'opinion sur moi et qu'elle n'imite rien. Alors je vais trouver mes filles qui font de la musique de leur chambre au fond des bois.

« Hé les squatteuses d'utérus, le moment est venu de rentabiliser tout le temps et toute l'énergie et tout le pognon que vous me pompez depuis votre naissance, elle est super votre chanson j'ai une idée géniale on va la faire remixer par un gros cake pour faire un single avec, et vous allez vous appeler les Deux Terzi et je vous inscris à la Star Académie à la télé et au concours Eurovision on va vous déguiser en travelos et toutes les radios débiles elles vont adorer et comme les gens ils font tout ce que les radios débiles veulent et tout ce que la télé dit, ça va cartonner même si c'est de la merde c'est pas ça qui compte même si on sait qu'une oeuvre d'art n'est lisible que par approfondissements successifs et que tout ce qui est exquis mûrit lentement c'est pas ça qui compte j'ai tout prévu ça va cartonner j'ai pris un rendez-vous chez Bouc & Miss'Hair pour vous faire couper les cheveux et je vais acheter une paire de barbes sur Amazon et on va se faire des couilles en or. »
La plus jeune de mes filles répond : « Tout ce que nous cherchons, c'est un rayon de plénitude au milieu de ce marasme prosaïque qui s'acharne à aggraver le néant. Nous voulons soustraire quelque chose au regard de tous. Le vertige mercantile ne nous confère aucune sorte d'épaisseur. » Ce à quoi sa soeur ajoute : « Tu peux t'brosser. On n'est pas tes p'tits Jordy. Va allumer le barbecue. »

Autant vous dire que la soirée fut morose. « J'ai perdu les eaux et les forêts à cause de vous » ai-je murmuré. Ma fille aînée inclina doucement la tête en me fixant, tourna les paumes de ses mains vers le ciel, au ralenti, comme dans un clip de R'n'B, avec plein de vent dans ses cheveux qui volaient alors qu'il pleuvait à plein temps, comme dans un Bollywood, et prononça lentement dans un souffle placide (style Arwen ou Cate Blanquette, les elfes dans le Seigneur des Anneaux) :

« Souviens-toi. Celui qui acquiert, chaque fois qu'il acquiert, perd.

- Tourne les merguez et ramène du pinard.

- Que ta volonté soit faite. Le magnéto cassette ressemble à un camion de pompiers. Ma soeur a voté. »

Pouffiasses.

Je sais que ma voiture fluo est plutôt très moche mais je n'avais qu'un seul critère d'achat : Retrouver facilement l'endroit où je la gare quand je suis bourrée au cas où je deviens trop presbyte.

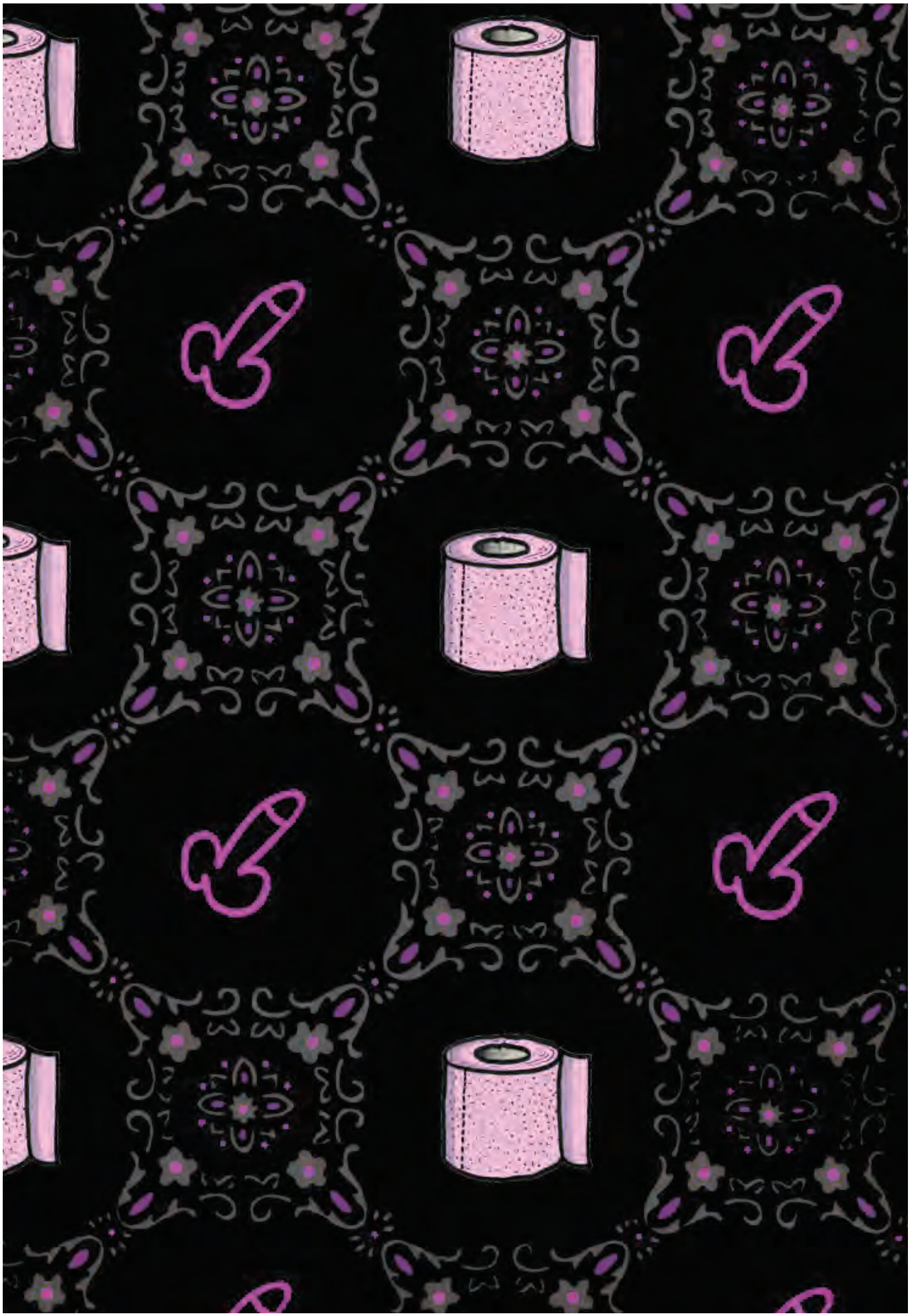
Les mois passaient, et toujours pas le moindre souvenir du papier des toilettes.

Hier face à moi, une femme assise dans le métro lisait «Toutes les réponses aux questions que vous vous posez sur l'Alzheimer» avec rien de moins que quatre verres progressifs.
Je me suis dit qu'elle n'avait pas de chance parce que non seulement elle était complètement miro, mais en plus elle perdait grave la boule et que si ça se trouve, ça faisait plusieurs jours qu'elle cherchait ses lunettes et que ce serait peut-être bien que quelqu'un lui dise où elles étaient.

Tiens, mes sms rapportent qu'aujourd'hui c'est ma fête.
C'est la pleine lune ce soir.

Sur le site d'un opticien réputé que je fouinais par curiosité après mon rendez-vous au CMB, j'ai trouvé ce slogan :
" Grâce au verre l'Infini les presbytes bénéficient d'une vision claire de 0 à l'infini "
Ça m'a donné envie d'avoir des lunettes tout de suite.

Les années ont passé et ma mémoire s'est rallumée petit à petit grâce aux interrogatoires subtils de Madame Bourla et à la rédaction de ces journaux. Le fichier est malheureusement trop endommagé pour me permettre de restituer le motif mural original du papier peint collé sur le mur des chiottes de mon enfance, ce petit cabinet de curiosités à l'intérieur duquel mon père m'invitait à l'exhibition clandestine de son appareil génital en pleine turgescence. Face à cette réalité bourgeonnante, j'ai dû inventer mon propre imprimé. Sur les conseils de mon entourage auprès de qui il remporte un vif succès, j'envisage de le commercialiser et de le mettre à dispo dans mon merchandising après les concerts (il faut que j'en parle à ma maison de disques, vu qu'ils ne savent plus quoi vendre ça va sûrement les intéresser).



Quand mon père nous a abandonnées, j'ai dormi plusieurs mois aux côtés de ma mère dans son grand lit vide. Je m'y sentais infiniment bien (l'idée m'est venue d'intituler ce journal *« Les filles et Claire, au lit ! »*, mais c'est déjà pris). C'était la pièce et le papier peint que je préférais dans l'appartement : doux et tendres.

Quand on partait en colo, ma mère cousait à la main nos noms et prénoms, à mes sœurs et moi, sur chacun des vêtements - chaussettes comprises – de notre trousseau. De toute ma vie, je ne l'ai jamais entendue se plaindre. J'admire son courage et sa bienveillance, et je sais que si elle a eu la main lourde malgré ses doigts de fée quand on était petites, ce n'est pas parce qu'on n'avait pas de chien en guise de *« canaliseur thérapeuthique »*, ou de *« métaphore à martyriser »* comme le décrit Rodrigo Garcia dans son Roi Lear, non, c'est parce qu'on n'avait pas de père, et qu' à défaut de lui verser une pension alimentaire (elle travaillait à l'usine), ce trou du cul dont j'ai déjà suffisamment parlé dans mes chansons s'est barré en Afrique en lui laissant des dettes faramineuses.

Lundi 1er septembre 11h38. Fréquence cardiaque : 69 battements par minute. Tension artérielle : 11,8 cmHg. Bilan sanguin : irréprochable. Signes fonctionnels : Aucune goutte d'alcool ingérée depuis 34 jours. Mise à jour des maquettes en préliminaires aux répétitions imminentes avec les musiciens en cours. Aucun problème avec les macs. Écriture des trois dernières chansons du projet terminée. Mon corps a pleuré, il y a des mots.

69 BATTEMENTS PAR MINUTE

(texte et musique C. Diterzi)

Les claques se perdent
Y a les portes qui claquent
Bienvenue
Dans mon cloaque

Les papiers peints font des cloques
J'trempe mon pain
Dans l'oeuf à la coque

Les pactes se brisent
Dans des culs-de-sac
Ça barbotte dans la flaque

J'en ai ma claque
des coups d'pute
J'ai mon Mac
Pour vider mon sac

Soixante-neuf
Battements par minute
Donnons la danse
Au tempo de mon coeur

À pied d'oeuvre
Je vais droit au but
Ainsi j'avance
Au rythme de mon coeur

Les clebs aboient
Y a les baffes qui pleuvent
Sur tous les souffre-douleur
Johnny gueule

Et les enfants clamsent
Mais ça va
Personne ne pleure

JE SUIS CONTRE L'AMOUR
(texte et musique C. Diterzi)

J'ai déjà essayé
L'amour à deux ou trois
J'ai goûté sans succès
Au même sexe que moi
J'ai pas trop accroché
Au délire de Platon
J'ai l'OEdipe amoché
Mais c'est pas une raison

On s'est rencontrés au karaoké
Tous en coeur on est tombés pour la France
J'ai bien vu que tu chantais comme un pied
Mais faut jamais se fier aux apparences

Je suis contre l'amour
Ça finit toujours en couilles

Tu savais cuisiner
Ça m'a beaucoup touchée
Tu parlais japonais
Ça m'a impressionnée
Tu dormais sans ronfler
J'ai vraiment apprécié
C'est comme ça
T'es parfait
Mais tu m'fais pas marrer

On s'est engueulés au karaoké
T'as chanté Ne m'appelez plus jamais France
Tout au premier degré ça l'a pas fait
J'aurais dû me fier aux apparences

SECONDE NATURE
(texte C. Diterzi / musique C. Diterzi)

Au royaume des arbres
Ne restent que les fantômes
Et moi la mort dans l'âme
J'y laisse ma seconde peau

J'ai perdu les eaux et les forêts
Pour mes oiseaux

À travers les faisceaux
De la ville lumière
Je conduis mes berceaux
Loin des rivières

Emportant le vent de la forêt
Dans mon chant

INTERDIT DE JETER SON CHEWING GUM
(texte R.Garcia / musique C. Diterzi)

In Vous êtes tous des fils de pute, J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe & Versus
© Les Solitaires Intempestifs

Contrairement à la relation par attirance physique, la relation fondée sur le besoin
de compagnie humaine cherche à se perpétuer dans le temps et dans l'espace,
comme un chewing gum, peu importe combien de fois il casse,
on se le remet dans la bouche et on se remet à mâcher.

Toute relation fondée sur le besoin de compagnie humaine revient à se conformer.
L'état de conformité distord les vrais sentiments,
grâce à des techniques élémentaires de simulation. Par exemple,
la phrase «Tu sais dire que des conneries et ça me donne envie de te foutre sur la gueule»
devient «Je te comprends mon amour».

Autant sucer une pierre mais je le mâche quand même

Le matin, le chien conserve deux choses intactes et pleines d'une énergie débordante :
Primo, l'envie de pisser ; Secondo, célébrer le fait que c'est un nouveau jour
et que je suis vivant et que je suis avec lui.
Pourquoi ça ne se passe pas pareil avec ma femme ?
Pourquoi est-ce que notre seule envie, le matin au réveil, c'est de pisser ?

Il y a le verbe *s'aimer* et le verbe *se résigner*.
Quand je vois comment vivent la plupart des gens autour de moi,
je vois se confondre les deux termes : *s'aimer* et *se résigner*.

Toux ceux qui se contentent de la vie qu'ils mènent et qu'ils répètent
L'amour est un sentiment extraordinaire qui pourtant se répète et se répète

Tous les endroits où j'aurais pu vivre
Tous les endroits que je connais mal
Tous les endroits que je connais trop bien pour partir

Tous les gens que j'aurais dû rencontrer
Tous les gens que je voudrais oublier
Tous les gens que j'oublie et que je souffre d'oublier

Autant sucer une pierre mais je le mâche quand même

Le couple ça colle aux dents mais c'est interdit de jeter son chewing gum